

SAINT AMAND

APOTRE DES BASQUES

PAR

M. J.-M. MENJOULET,

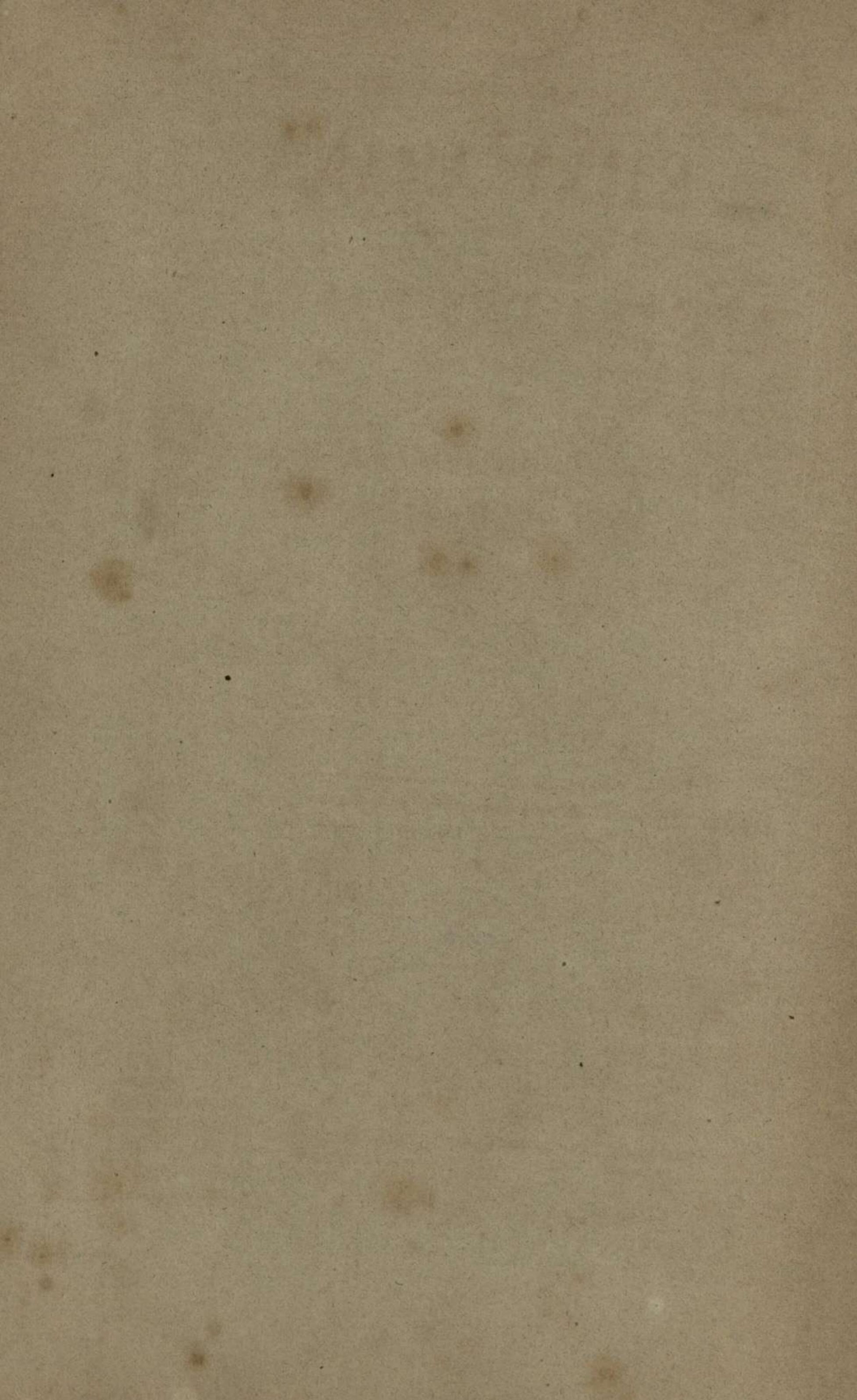
VICAIRE GÉNÉRAL DE BAYONNE.

Extrait de la REVUE DE GASCOGNE.

AUCH,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE FÉLIX FOIX, RUE BALGUERIE.

—
1869



M- 82561
F- 87626

2RV
3289

SAINT AMAND

APOTRE DES BASQUES

PAR

M. J.-M. MENJOULET,

VICAIRE GÉNÉRAL DE BAYONNE.

Extrait de la REVUE DE GASCOGNE.

AUCH,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE FÉLIX FOIX, RUE BALGUERIE.

—
1869



A M. AMAND LAHIRIGOYEN,

BANQUIER,

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE BAYONNE

pour la défense du Saint-Siège.



SAINT AMAND, APOTRE DES BASQUES.

Dans la première moitié du VII^e siècle, un saint évêque, nommé Amand, chassé du nord de la France par le roi Dagobert, vint, jusqu'aux extrémités de nos contrées méridionales, évangéliser un peuple qu'on appelait les *Vascons*, et qui s'était rendu redoutable aux Français par sa férocité, non moins que par sa bravoure.

Saint Amand fit deux voyages en Vasconie, à trente années d'intervalle, le premier vers 633, le second en 665. Or, tel fut le succès de cette double mission qu'à partir de cette époque, les chroniqueurs qui continuent, pendant près de deux siècles, à raconter les nombreux faits d'armes des Vascons, ne parlent plus ni de leurs superstitions, ni de leurs pratiques payennes.

Mais quel est ce peuple? Il s'en faut bien que son identité soit convenablement établie par la plupart des historiens modernes, qui sont tombés, au contraire, dans toutes sortes d'incertitudes à cet égard, quelquefois même dans de graves erreurs. Une confusion malheureuse de noms, de dates et de lieux les a singulièrement égarés, les uns à la suite des autres, et il en est résulté la plus flagrante injustice envers une nationalité toujours vivante, quoique trop longtemps méconnue, celle des Basques cis-pyrénéens.

J'ai désigné, en tête de ce travail, l'illustre saint Amand comme l'*Apôtre des Basques*. Je veux justifier ce titre à l'aide des textes primitifs, dont le vrai sens sera déterminé par la chronologie et la géographie, si bien nommées les deux yeux de l'histoire.

Voici la marche que je vais suivre : après avoir prouvé que les Vascons dont saint Amand fut l'apôtre sont les ancêtres

de nos Basques modernes, je dirai succinctement les travaux et les succès de ce grand missionnaire auprès des Basques.

I

Identité des Vascons et des Basques.

1. Quelques auteurs (le Père Longueval, par exemple, et après lui, l'abbé Jager, dans l'*Histoire de l'Eglise catholique en France*), disent, à propos de la mission de saint Amand, qu'il arriva chez les *Gascons* ou *Basques*, confondant ainsi ces deux dénominations, comme synonymes l'une de l'autre. M. Rohrbacher et l'auteur des *Petits Bollandistes* confondent la Vasconie avec l'Aquitaine. L'abbé Monlezun, allant plus loin, dans son *Histoire de Gascogne*, oublie totalement l'appellation de *Basques*; il désigne, tout de suite et toujours, sous le nom de *Gascons*, ceux que les chroniqueurs ont constamment appelés *Vascons* ou *Wascons* (1).

On doit tenir pour certain que le nom moderne de *Gascogne* est venu de celui de *Wasconie*. A quelle époque remonte cette transformation? Je ne saurais le dire d'une manière précise. Le texte le plus ancien que je connaisse là-dessus appartient aux premières années du XII^e siècle: c'est un passage de Guibert de Nogent, qui déclare ne pas savoir si Gaston le Croisé, vicomte de Béarn, l'un des héros de la première croisade, le compagnon et l'émule du brave Tancrède, «était de la » Gascogne ou de la *Basconie*,» *utrum de Gasconia an Basconia foret non integre memini* (2). La vérité est que le noble croisé n'était ni Gascon ni Basque, selon la rigueur de ces deux

(1) Je ne mentionne que des écrivains ecclésiastiques, parce qu'il s'agit d'un fait religieux. Mais beaucoup d'historiens laïques ont embrassé les mêmes erreurs. Exceptons, parmi nos contemporains, M. Rabanis, M. de Belzunce et surtout M. Jules Balasque, dans ses excellentes *Etudes historiques sur la ville de Bayonne*: ils sont plus près de la vérité, ils la touchent, ils l'énoncent, du moins en partie. Mais il reste des choses décisives à dire encore, après eux, et tel est le but de la présente étude.

(2) *Gesta Dei per Franc.* L. 7. Cap. x. — *Patrol.* T. 156, col. 795.

termes. Mais il suffit de noter la distinction, dont je ne crois pas qu'on puisse faire remonter l'origine avant le temps des invasions normandes. Même après l'expulsion des barbares, vers l'an 965, la Charte de Saint-Sever, telle que Marca la cite, écrivait *Vasconie* et *Vascons*.

Ce qui est incontestable, c'est que, dès le VIII^e siècle, on donnait le nom de *Wasconie* à l'ancienne Aquitaine de César, ou Novempopulanie, c'est-à-dire à tout le pays renfermé entre la Garonne et les Pyrénées. Cela résulte de plusieurs passages du continuateur de Frédégaire, notamment de celui où, après avoir raconté l'arrivée de Pépin auprès de la Garonne, en 756, il ajoute que les Wascons qui habitent, dit-il, au-delà « de ce fleuve, » *qui ultra Garumnam commorantur*, allèrent lui livrer leurs otages. C'est comme écrivain du Nord qu'il dit « au-delà » de la Garonne, tandis qu'elle est en « deça » pour les Vascons et pour nous.

J'admettrai même, si l'on veut, qu'au moment de la première mission de saint Amand, le pays dont je parle s'appelait déjà la *Wasconie* (1).

Entrons, sur ce point, dans quelques développements historiques.

2. Saint Grégoire de Tours rapporte qu'en 581, sous le règne de Chilpéric II, les Vascons ayant commencé à faire des incursions dans la Novempopulanie, le duc Bladastes alla les attaquer, dans leur propre pays, de l'autre côté des Pyrénées, mais qu'il y perdit la majeure partie de son armée, avec tout son bagage. Quelques années après, vers 588, ces mêmes Vascons, dit le même historien, « se précipitant du haut de » leurs montagnes, descendirent dans les plaines, ravageant » les vignes et les champs, livrant les maisons aux flammes

(1) On sait que l'Aquitaine, bornée par la Garonne, du temps de César, fut étendue dans la suite jusqu'à la Loire. Il y eut alors trois Aquitaines, la 1^e, ayant Bourges pour capitale; la 2^e, capitale Bordeaux, et la 3^e, dont Eauze fut le chef-lieu. Il s'agit ici de la troisième Aquitaine, qu'on appela successivement *Novempopulanie* et *Wasconie*.

» et amenant de nombreux captifs, avec tous les trou-
» peaux. Le duc Austrovalde les poursuivit, mais n'en tira
» qu'une faible vengeance (1). »

Saint Grégoire de Tours, qui mourut en 595, ne dit plus rien des Vascons (2). Mais l'histoire de ce petit peuple est continuée par Frédegair, chroniqueur du vi^e siècle, lequel nous apprend qu'en 602, Théodebert et Thierry, rois des Francs, dirigèrent leurs armées « contre les Vascons et que
» les ayant défaits, Dieu aidant, ils les soumirent à leur
» empire, les rendirent tributaires et mirent à leur tête un
» duc, nommé Génialis, qui les gouverna heureusement (3). »

De ce bref récit, qui suppose évidemment que les Vascons avaient renouvelé leurs courses dévastatrices, il ne résulte à la rigueur qu'une chose : c'est qu'il purent alors former un établissement politique sur le territoire français, en vertu d'une concession royale et sous l'autorité immédiate d'un duc, relevant de la suzeraineté française. L'étendue de ce nouveau duché n'est point déterminée par Frédegair. On peut croire qu'il occupait les deux versants des Pyrénées-Occidentales et je ne vois aucune raison de contredire ici l'opinion de Marca, lorsqu'il prétend que, du côté de la France, le gouvernement de Génialis eut l'Adour pour limites. Mais je soutiens en même temps que les Vascons et leurs familles n'avaient pas abandonné le sommet des montagnes, ainsi que je l'expliquerai quand j'aurai complété les énonciations de l'histoire relatives à cette question.

3. Génialis mourut, après une administration assez longue et toujours tranquille. Sous le gouvernement de son successeur,

(1) Greg. Tur. Hist. Franc., liv. 6, cap. 12. — L. 9, cap. 7.

(2) Il mentionne la Vasconie dans une de ses lettres (*Patrol.* T. 71, col. 1463) et il écrit alors ce mot avec un double W : *Wasconia*. C'est l'orthographe qui a prévalu depuis chez les chroniqueurs.

(3) Anno 7 regni Theuderici... Theudebertus et Theudericus exercitum contra Wascones dirigunt ipsosque, Deo auxiliante, dejectos suæ dominationi redigunt et tributarios faciunt. Ducem super ipsos, nomine Genialem, instituunt, qui eos feliciter dominavit. (*Frédeg. Chronic.* — *Patrol.* T. 71, col. 617, n^o XXI.)

Aighinan, les Vascons se révoltèrent, d'accord avec Sénoc, évêque d'Eauze et métropolitain de la Novempopulanie. C'est alors qu'ils reconnurent pour leur duc Amand, l'un des grands hommes de l'époque, mais dont l'origine est restée inconnue. Amand franchit l'Adour et parvint, malgré les rois de France, à faire accepter son autorité sur tout le pays qui s'étend jusqu'au fleuve de la Garonne.

Cependant, Dagobert monta sur le trône, en 628, et fit à son frère Caribert un petit royaume d'Aquitaine, avec la ville de Toulouse pour capitale. Ce royaume borné, d'un côté, par la Loire, de l'autre, par la Garonne, enveloppait, au sud, la contrée où les Vascons venaient d'établir leur domination. Mais, Amand, ayant donné en mariage sa fille Gisèle au jeune roi d'Aquitaine, celui-ci acquit alors, ou par un simple arrangement de famille, ou même par la force des armes, la souveraineté du duché des Vascons (1).

Voilà donc, dès l'an 630, comment la Novempopulanie, cette ancienne Aquitaine de César, put recevoir le nom de Vasconie. Mais qu'on ne croie pas que ce vaste duché fût habité exclusivement par des Vascons proprement dits. Il faut, au contraire, distinguer avec soin les trois zones qui le partagent : 1° le pays récemment occupé entre l'Adour et la Garonne; 2° le quartier plus étroit que limitent l'Adour, au nord, et le Gave d'Oloron au midi; 3° enfin, la petite contrée qui de la rive gauche de ce Gave, à partir du Vert (près de Moumour), s'élève par gradins jusqu'au haut des montagnes. Ces trois zones formèrent, dans leur ensemble, le duché nominal de la Vasconie; mais les Vascons, loin d'en expulser la population indigène ou de s'y fondre avec elle, se contentèrent de lui être unis politiquement et continuèrent à vivre, en corps de nation, dans la troisième zone, laissant les deux autres aux descendants des vieux Aquitains.

(1) Frédeg. Cap. 57. — *Hist. de Languedoc*, liv. 7.

Je puis citer à l'appui l'autorité de saint Isidore de Séville, en son livre des *Etymologies*, où il ne parle des Vascons que pour expliquer leur nom et leur position géographique. Ce passage est très remarquable au point de vue des nos recherches. Après avoir dit que les Vaccéens sont appelés ainsi du nom de leur capitale, *Vacca*, saint Isidore assure qu'on les nomma ensuite *Vaccones* et, plus tard, *Vascones*, par le changement de la lettre C en S. Mais il ajoute qu'ils « habitent sur la crête des » Pyrénées, la vaste solitude des montagnes » (1). C'est donc dans les lieux les plus abrupts des Pyrénées (*Pyrenæi jugis*) que les Vascons avaient leurs cantonnements, vers l'an 650, époque où fut composé l'ouvrage qui nous fournit le texte précédent (2).

4. Un autre fait contemporain vient donner à cette conjecture toute la force d'une démonstration : c'est la grande guerre que les Vascons eurent à subir en 657.

Caribert n'était plus, Dagobert se hâta de reprendre le royaume d'Aquitaine, au préjudice de deux orphelins, Boggis et Bertrand, fils de Caribert et petits-fils du duc des Vascons par Gisèle, leur mère. Il y a lieu de croire que, les Vascons ayant accepté, comme on l'a vu, la suzeraineté de Caribert, roi d'Aquitaine, Dagobert voulut à son tour les placer sous son sceptre et que le duc Amand s'y refusa, ne fût-ce que pour conserver ce reste d'héritage à ses jeunes pupilles. Le fait est qu'au rapport de Frédegair (3), les Vascons se révoltèrent et

(1) *Vacca oppidum fuit juxta Pyrenæum, à quo sunt cognominati Vaccæi, de quibus creditur dixisse poeta : latèque vagantes Vaccæi. Hi Pyrenæi jugis per amplam montis habitant solitudinem. Idem et Vascones quasi Vaccones, C in S litteram demutatâ (Isid. Hispal. Etymol. Lib IX, n° 107.)*

2) Le livre des *Etymologies* est dédié à Braulion, évêque de Saragosse. Or Braulion parvint à l'épiscopat en 626 et saint Isidore mourut en 636. C'est, par conséquent, entre ces deux dates que l'ouvrage fut composé. On dit que Braulion y mit la dernière main. Ceci augmente l'autorité du passage, parce que l'évêque de Saragosse devait connaître parfaitement le pays des Vascons, limitrophe de son diocèse.

(3) Je crois devoir reproduire le texte de Frédegair, malgré sa longueur et son mauvais latin. — Anno 14 regni Dagoberti, cum Wascones fortiter rebellarent et multas prædas in regno Francorum, quod Charibertus tenuerat, facerent, Dagobertus

firent des ravages dans « l'ancien royaume de Caribert, » c'est-à-dire dans la seconde Aquitaine. Pour mettre un terme à ces déprédations, le roi des Français envoya, sous les ordres du référendaire Chadoind, une grande armée composée de dix corps, ayant chacun un duc à sa tête, sans parler de plusieurs comtes, aussi puissants que des ducs. Aux approches de cette armée qui déjà, dit Frédegair, « remplissait toute la » *Vasconie*, les Vascons, sortant du haut des rochers et du » fond des vallées, *de inter montium rupibus egressi*, coururent » aux combats, *ad bellum properant.* »

On voit la distinction précédemment établie entre le territoire qui constitue le duché d'Amand et le peuple qui a donné son nom à ce territoire : la *Vasconie* est couverte en entier par l'armée française et les *Vascons* sont encore renfermés dans les défilés de la montagne.

Mais écoutons la suite du récit; il devient de plus en plus significatif. « A peine la bataille fut-elle engagée que les » Vascons tournant le dos, suivant leur tactique accoutumée » quand ils se voyaient trop faibles, coururent se cacher en » lieu sûr, dans le fond des vallées et sur les rochers des » monts pyrénéens. »

de universo regno Burgundiæ exercitum promovere jubet, statuens eis caput exercitus nomine Chadoindum, referendarium, qui temporibus Theudeurici quondam regis multis præliis probabatur strenuus; qui cum decem ducibus cum exercitibus, id est, *Arimbertus*, *Amalgarius*, etc, etc., exceptis comitibus plurimis qui ducem super se non habebant, *in Wasconiâ* cum exercitu perrexissent et *tota Wasconia patria* ab exercitu Burgundiæ *fuisset repleta*, *Wascones de inter montium rupibus egressi* ad bellum properant. Cumque præliari cœpissent, ut eorum mos est, terga vertentes, dum cernerent se esse superandos, *in fauces vallium et montes Pyrenæos* latebram dantes, se locis tutissimis *per rupes eorumdem montium* collocantes latitarunt. Exercitus post tergum eorum cum ducibus insequens, plurimo numero captivorum Wascones superatos, seu et ex his magna multitudine interfectos, *omnes domus eorum incensas, peculiis* (al. pecuniis) *et rebus exspoliant*. Tandem Wascones oppressi seu perdomiti veniam et pacem à superscriptis ducibus petentes, promittunt se gloriæ et conspectui Dagoberti regis præsentaturos et suæ ditioni traditos cuncta ab eodem injuncta impleturos. Feliciter hic exercitus absque ulla læsione ad patriam fuerint repediti, si *Arembertus* dux maximè cum senioribus et nobilioribus exercitus sui per negligentiam à *Wasconibus in valle Subola non fuisset interfectus*. Exercitus vero Francorum, qui de Burgundia in Wasconiâ accesserat, patrata victoria redit ad proprias sedes... (*Patrol.*, t. 71, col. 654-655.)

J'incline à penser que la première rencontre eut lieu non loin de Sauveterre. Quoi qu'il en soit, les Vascons furent poursuivis dans leur retraite par l'armée ennemie qui « leur fit » de nombreux prisonniers, leur tua beaucoup de monde, » brûla toutes leurs maisons et les dépouilla de toutes choses, » même des troupeaux. » Ils avaient donc et leurs demeures et leurs biens au milieu des montagnes ? Puis, et comme pour fixer avec plus de précision encore la résidence des Vascons, Frédegair nous apprend dans quel lieu se livra le combat le plus acharné de cette guerre cruelle; c'est « dans la vallée de Soule, *in valle Subolá* » où Arimbert, le premier des ducs, « fut tué avec les seigneurs et les plus nobles de son corps » d'armée. »

De cet important passage on pourrait induire légitimement que le quartier-général des Vascons était en Soule et que Mauléon, avec son fier château perché, comme un nid d'aigle, sur un monticule escarpé, était la capitale de ce peuple « agile et belliqueux, » ainsi que les chroniqueurs l'appellent. D'autres placent leur chef-lieu à Saint-Jean-le-Vieux, dans la Basse-Navarre, sur la voie Romaine de Bordeaux à Pampelune. Mais la défaite d'Arimbert dans la Soule ne prouve-t-elle pas au moins que là s'étaient concentrées les principales forces de la nation envahie?

5. Après des textes si clairs et des faits si précis, comment méconnaître qu'il faut soigneusement distinguer le duché de Vasconie d'avec le séjour propre des Vascons? Le duché, ou gouvernement politique de la Vasconie, créé par les rois de France en faveur de Génialis et agrandi par la bravoure d'Amand, a pu s'étendre d'abord jusqu'à l'Adour et ensuite jusqu'à la Garonne. Plus tard le nom de Vasconie a pu se transformer en celui de Gascogne. Mais cela n'empêche point qu'il n'y ait toujours eu deux nations distinctes, les Vascons proprement dits et les Novempopulaniens, qui sont devenus les Gascons. Il est incontestable que, tout en étant les domina-

teurs de la Novempopulanie, les Vascons n'en occupaient le territoire que virtuellement, si je puis m'exprimer de la sorte, par suite d'une confédération étroite entre eux et les indigènes. Ceux-ci acceptèrent la suprématie et le nom même des conquérants, sauf à le dénaturer plus tard; mais les conquérants n'eurent pas à quitter leurs montagnes. Ce fut assez pour eux d'avoir le même duc que leurs confédérés. S'ils tinrent tout le pays sous leur dépendance, soit par des chefs choisis dans leur nation, soit par des garnisons, ou même par des corps volants de guerriers qu'ils y entretenaient, ils n'habitèrent d'une manière permanente, en tribu homogène et avec leurs familles, que la contrée montueuse qui s'échelonne au sud du Gave d'Oloron et du Bas-Adour.

En tout cas, gardons-nous de confondre les Gascons et les Vascons. Les premiers sont des Aquitains, ou Novempopulaniens, sous un nom nouveau; les autres sont les *Vaccéens* de saint Isidore de Séville, l'une des tribus de l'ancienne confédération cantabrique, ou euskarienne, installée dès le temps d'Annibal sur le versant méridional des Pyrénées, et en guerre depuis près d'un siècle avec les Visigoths d'Espagne.

La distinction que je signale a été parfaitement saisie par un docte écrivain du xvi^e siècle. « On a conservé jusqu'ici, dit » Vinet, dans les Pyrénées et aux environs de Bayonne, le » nom de *Vascons* que nous appelons les *Basques* (1)... Quant » à ceux de l'Aquitaine qu'on appelle *Gascons*, ils tirent leur » nom de ces *Vascons Pyrénéens*, qui, après avoir quitté » leurs forêts, suivant le témoignage de Grégoire de Tours, » s'établirent au centre de l'Aquitaine, à laquelle, à cause » d'eux, on donne le nom de *Gasconne* (2). »

(1) Le mot français *Basque*, en patois, *Bâscou*, vient du latin *Vasco*; car, selon l'usage de l'Espagne et du midi de la France, le V se prononce B; ce qui faisait dire à Scaliger : *Felices populi, quibus Vivere est Bibere*. — Quant au changement de *Wasconia* en *Gasconia*, il a son analogue dans *Willelmus*, dont on a fait *Guillelmus*, Guillaume.

(2) Vinetus, *in epistol. Ausonii*.

Tel est ainsi le sentiment des Bollandistes, ces princes de la critique, dont j'abrège, comme il suit, les savantes inductions : la troisième Aquitaine, nommée également Novempoulanie, fut ensuite appelée *Vasconie*, du nom de ses conquérants. Mais elle se divise en deux nations, la *Basconie* ou les *Basques* et la *Gascogne* ou les *Gascons*. La *Basconie* que d'autres appellent *Vaccitanie*, absolument distincte de la *Gascogne* par les mœurs, la langue et la manière de vivre de ses habitants, renferme le pays de *Labourd* (arrondissement actuel de Bayonne), la *Basse-Navarre* et la *Soule* (arrondissement de Mauléon) (1).

C'est ce qu'on appelle encore le *Pays-Basque*.

Or il sera facile maintenant de prouver que ce petit pays fut seul le théâtre de la mission de saint Amand.

6. N'oublions pas que cette mission coïncide avec le règne de Dagobert et les exploits du duc Amand, que, dès lors, elle se rapporte à l'époque où l'histoire nous a conduits.

C'était vers l'an 633. Exilé de la cour de France, saint Amand passe la Loire, se réfugie en Aquitaine et se rend chez les Vascons pour les évangéliser. « Cette nation, dit Baudemond, que l'antiquité appela *Vaccéenne* et qui s'appelle maintenant *Vasconie*..., était éparse autour des gorges pyrénéennes, dans des lieux abrupts et inaccessibles, et, fière de son agilité dans les combats, elle faisait de fréquentes invasions sur les frontières des Francs (2). »

Baudemond fut secrétaire de saint Amand, de qui, sans nul doute, il tenait les détails topographiques si curieux qu'on vient de lire.

Voyez donc avec quelle netteté il affirme l'identité des Vascons, en rappelant leur nom primitif de *Vaccéens*. C'est bien le même peuple dont parle saint Isidore de Séville, celui

(1) Ap. Bolland., die 2^a februarii, Vit. S. Adalb., § iv.

(2) *Quæ gens ergà (Surius ait circà) Pyrenæos saltus per aspera atque inaccessibleia diffusa erat loca, fretaque agilitate pugnandi, frequenter fines occupabat Francorum.* (Baudemundus, Vita S. Amandi ap. Bolland. Act. sanct. 6 febr. p. 862).

que saint Grégoire de Tours nous a montrés franchissant les monts pour envahir la Novempopulanie, un demi-siècle auparavant, celui enfin qui traite, en 602, avec Théodebert et Thierry. Les biographes de sainte Rictrude s'appesantissent de même sur l'ancien nom de *Vaccéens* et en trouvent l'étymologie dans la cité de *Vacca*, absolument comme saint Isidore. Par là sont exclus les Novempopulaniens, ou Gascons modernes, qui purent s'allier, de gré ou de force, avec les vieux Vaccéens, mais qui ne furent jamais Vaccéens eux-mêmes.

Ce n'est pas tout : observez la description presque minutieuse que Baudemond nous fait du séjour des Vascons. Ils sont disséminés en face ou, comme dit une autre version, autour des gorges pyrénéennes. Saint Isidore nous les a déjà signalés « habitant la vaste solitude des montagnes, sur les » sommets des Pyrénées. » Tout cela ne peut convenir aux populations des Landes ou du Gers, aux Gascons situés entre la Garonne et l'Adour. Pourrait-on du moins l'appliquer aux peuplades de la Chalosse, ou du Vic-Bilh, ou des bords du Gave de Pau ? Non plus, surtout si l'on considère la suite du passage, où il est question de « lieux abrupts et inaccessibles, » *per aspera et inaccessibilia loca*. Bien qu'accidentés et parfois assez élevés, les coteaux qui avoisinent la rive gauche de l'Adour ne laissent pas que d'être entièrement abordables à la charrue elle-même. Pour trouver des lieux vraiment escarpés et presque inaccessibles, il faut passer le Gave d'Oloron et s'enfoncer dans les défilés de la Soule, ou de la Basse-Navarre, en se dirigeant vers les hauts monticules du Labourd. C'est là qu'à part cinq ou six vallons assez ouverts, on ne rencontre que des ravins étroits, serpentant au pied de mille tertres arrondis qui s'échelonnent graduellement jusqu'au faite des Pyrénées. Et c'est là qu'habite en effet un peuple intelligent et vif dont la langue ne ressemble à aucun autre idiôme et qui, dans cette seule circonstance, possède le monument le plus authentique de sa persistante individualité.

J'ai nommé les Basques et je rappelle que ce nom est le même que celui de *Vasco*, légèrement modifié.

Encore une fois, le duché de Vasconie, ou des Vascons, atteignait nominalemeut les bords de la Garonne, mais rien ne prouve que les Vascons se soient mêlés avec les indigènes, en dehors du quartier appelé encore le *Pays basque*. Rien surtout ne permet de les confondre avec les Gascons du moyen âge (1).

Saint Amand eut peut-être occasion de rencontrer, dans son voyage à travers la Novempopulanie, quelques chefs et même quelques troupes placées, en avant-postes, ou dans les villes, ou dans ces camps retranchés qu'on aperçoit sur divers points de la zone qui s'étend entre le Gave d'Oloron et l'Adour (2). Mais pour arriver au gros de la nation, il lui fallut franchir la dernière ligne de ces curieux retranchements, qui s'arrêtent à l'entrée de notre Pays basque; car c'est alors seulement qu'il devait se trouver dans l'unique région à laquelle on puisse exactement appliquer la description topographique de son biographe.

7. Il ne peut plus rester aucun doute sur l'identité des Vascons et des Basques, à l'époque de saint Amand. On aurait beau insister sur l'étendue politique du duché de Vasconie et nous montrer ce duché portant ses frontières jusqu'à la Garonne, il ne découlera jamais de là qu'une conséquence : c'est que les diverses populations de la Novempopulanie formèrent un même état féodal avec les Vascons pyrénéens, dont elles

(1) Chose remarquable ! le nom de *Gascogne* est resté attaché à la portion de la Novempopulanie, qui entra la dernière dans le duché des Vascons. Ce nom est à peu près étranger sur la rive gauche de l'Adour, où le nom de Béarn a toujours dominé. — Quant au *Pays-Basque*, il s'étend jusqu'en Espagne sous le nom de *Provincias Vascongadas* (Navarre, Guipuzcoa, Alava et Biscaye.) Comme ces provinces, au moins les deux premières, dépendaient probablement du duché de Vasconie, on peut leur appliquer une partie de nos récits, sans que ma thèse en soit affaiblie ou altérée.

(2) Dans ma *Chronique du Diocèse et du Pays d'Oloron*, tome 1^{er}, page 476, j'ai décrit les camps retranchés dont il s'agit ici et j'ai cru devoir les attribuer aux Vascons. Les présentes recherches m'ont confirmé de plus en plus dans cette opinion.

reçurent un nouveau nom, sans toutefois s'identifier avec eux. Les Gascons sont les fils des Gallo-Romains de la Novempopulanie, de vrais Aquitains, depuis longtemps convertis au christianisme et dont on connaît suffisamment l'histoire religieuse pour savoir que saint Amand n'avait pas à combattre chez eux le moindre reste d'idolâtrie. D'ailleurs, les Gascons sont les habitants de la plaine et on a vu que les Vascons occupaient la montagne. Enfin la langue des Vascons d'Espagne ne s'est conservée, en deçà des Pyrénées, que dans notre pays basque, où elle est intacte, entière, absolue, tandis qu'elle n'a laissé aucune trace dans les patois de la Gascogne. Que peut-on désirer de plus pour conclure que les Vascons et les Gascons sont deux nations différentes ayant vécu quelque temps sous la même autorité, mais sans se mêler et se confondre ?

Résumons-nous :

1° C'est aux Vascons, et non pas aux Gascons, que saint Amand vint prêcher l'Évangile ;

2° Les Vascons sont les ancêtres des Basques de nos jours ;

3° C'est donc à juste titre que j'appelle saint Amand l'*Apôtre des Basques*.

Racontons maintenant, avec quelques détails, les travaux et les succès de ce mémorable apostolat.

II

Travaux et succès de l'apostolat de saint Amand auprès des Basques (1).

8. Le lecteur aimera, sans doute, à connaître les traits principaux de la vie du saint missionnaire qui fut l'apôtre des Basques. Né en 594, à Herbage, près de Nantes et non loin

(1) Dans cette notice, je suis presque pas à pas, en ce qui concerne la biographie et surtout la chronologie, les savants auteurs des *Acta sanctorum*, qui s'éloignent parfois de Baronius et des autres écrivains ecclésiastiques, mais qui me paraissent avoir fixé les dates les plus importantes, d'une manière irréfragable. (Voir, outre les Vies de saint Amand et de sainte Rictrude, la vie de saint Sigebert, 1 févr., t. 4).

des bouches de la Loire, Amand eut pour père Sérénus, alors duc de la seconde Aquitaine, et pour sœur unique Amantia, qui portait le nom de sa mère. Un brillant avenir lui souriait dans le monde; mais il le sacrifia pour les biens célestes et, encore adolescent, on le vit se vouer à la solitude, dans une île voisine de La Rochelle, d'où, plus tard, il se rendit à Tours, auprès du tombeau de saint Martin, malgré les instances et les larmes de son père. Admis dans le clergé de cette église, il voulut néanmoins se retirer à Bourges, dont saint Austregisile était évêque, et c'est là qu'il passa quinze années entières dans une étroite cellule, couvert d'un cilice et de cendres, ne vivant que de pain d'orge, trempé dans l'eau pure.

Il fit ensuite le pèlerinage de Rome. Une nuit, pendant que son âme en extase se nourrissait des plus saintes pensées, au pied des marches extérieures de l'église de Saint-Pierre, le prince des apôtres vint tout-à-coup lui ordonner, avec les paroles les plus suaves, de retourner en France, pour y annoncer aux peuples les vérités du salut. Amand obéit, plein de joie, comme un homme qui connaît enfin sa vocation divine.

Peu de temps après, vers l'an 628, le roi Clotaire II et les évêques de la cour le contraignirent à recevoir l'épiscopat. Mais on ne lui assigna aucun diocèse; on livra tous les peuples à son zèle. Ce fut un vrai missionnaire apostolique, ou, comme l'on disait en ces temps reculés, un évêque *régionnaire*.

Saint Amand entreprit d'abord de convertir les nombreux idolâtres qui restaient encore dans le pays de Gand, en Belgique : il y réussit, non sans de grandes peines, mais à force de charité et avec le prestige d'éclatants miracles. Moins heureux auprès des Slaves, récemment établis au-delà du Danube, et de retour en France, il eut la douleur d'y voir le nouveau roi, Dagobert, violer ouvertement la sainteté des lois du mariage (1). Amand ne put s'empêcher d'élever la voix

(1) Dagobert, sans répudier la reine Gomadrude, qui était stérile, avait épousé Nanthilde, et devait prendre encore une troisième femme.

contre ce désordre. Mais, loin de se laisser ramener au bien, l'orgueilleux monarque chassa ignominieusement son austère censeur, qui se réfugia dans les états de Caribert, roi d'Aquitaine. Ceci se passait, d'après les calculs des Bollandistes, en 633, ou au plus tard en 634.

Durant cet exil, saint Amand « parcourut, dit Baudemond, » les lieux les plus éloignés, prêchant la parole de Dieu aux » Gentils. » Le biographe ne nomme pas ici les Vascons, dont il ne parlera que plus tard. Mais les plus graves auteurs et, à leur tête, le docte Mabillon (1) ainsi que les Bollandistes, s'accordent à croire que notre saint fit alors son premier voyage en Vasconie, et de fait, c'est l'époque formellement désignée par l'auteur de la vie de sainte Rictrude.

S'il faut en croire un manuscrit de Saint-Sever-Cap-de-Gasconne, saint Amand se trouvait au monastère de ce nom (2), lorsque les religieux lui parlèrent des Vascons, comme d'un peuple adonné à toutes sortes d'erreurs. Ce qu'il apprit de leur état moral le remplit de compassion pour eux; ce qu'on lui dit de leur barbarie n'effraya pas son zèle. Il voulut aller porter à cette nation la lumière de l'évangile, trop heureux, disait-il, s'il y trouvait la palme du martyre !

9. Ici se présente la question de savoir jusqu'à quel point les Vascons étaient éloignés du christianisme. Marca prétend qu'on ne saurait admettre qu'ils fussent généralement païens et il en donne pour raison que, vivant au milieu d'un pays catholique, ils ne pouvaient pas avoir échappé à la charité pastorale des évêques de Pampelune et de Calahorra, encore moins, ajouterai-je, au zèle des évêques d'Oloron, de Bayonne et de Dax, dont ils occupaient en partie les diocèses, depuis

(1) *Annal. Bened.* t. 1, lib. 12, n° VIII.

(2) La célèbre abbaye de Saint-Sever passe pour avoir été fondée par Guillaume Sance, dans la seconde moitié du x^e siècle. Mais Guillaume-Sance déclare lui-même qu'il ne fit que la restaurer sur les ruines d'un ancien monastère détruit par les Français. (*V. Gall. Christ.* t. 1. *Eccl. Adur.*)

une trentaine d'années. Mais ce n'est là qu'une faible conjecture et les Bollandistes la repoussent avec raison. En effet, dans le VII^e siècle, il subsistait encore un certain nombre de peuplades idolâtres au milieu même des églises les plus florissantes : témoin cette population du pays de Gand, dont on vient de parler, et qui adorait les faux dieux dans les diocèses de Noyon et de Tournay.

Le raisonnement de Marca tombe donc à faux. D'ailleurs nous avons contre lui les textes les plus positifs. Voici comment s'exprime Baudemonde : « La nation vasconne était en proie à » de telles erreurs qu'elle consultait les augures et adorait les » idoles à la place de Dieu. » Le poète Milon parle de la même manière(1). Hucbald est plus expressif encore, lorsque, dans la vie de sainte Rictrude, il nous représente les Vascons « adonnés aux cultes diaboliques, impies et sans Dieu. » Aussi ajoute-t-il qu'en allant à eux, le bienheureux Amand comptait y trouver le martyre, à cause de leur férocité : *ob illius gentis sævitiam* (2).

N'allons donc pas diminuer le mérite du saint apôtre, en nous appuyant sur des conjectures que rien ne justifie. Comment les fiers montagnards s'étaient-ils soustraits jusqu'alors aux lumières de l'évangile ? Cela peut s'expliquer par leur état de guerre continuel, depuis des siècles, et par l'isolement ou les migrations que cet état leur imposait tour-à-tour.

Autant qu'on peut en juger par quelques textes épars des

(1) *Quæ gens dura satis, variis incursibus instans ..*

.....
Ut Gallis fuerat sævâ feritate rebellis,
Sic erat et Christo, reliquum qui straverat orbem.
Relligionis enim nudata decore, jacebat.
In noctis tenebris, nullâ illustrata lucernâ...
Cultum Christo habilem muta ad simulacra reflectens,
Idola credebat numen Deitatis habere.

Ap. Bolland. *Vit. S. Amandi*. Milon, auteur du IX^e siècle, n'a guère fait que mettre en vers la prose de Baudemonde.

(2) Ap. Bolland. 10 Maii.

anciens auteurs de la Grèce et de Rome, il est permis de croire que les Vasco-Cantabres sont les vrais descendants des Ibères, et qu'avant l'apparition du christianisme ils conservaient encore, entre l'Ebre et les Pyrénées, des vestiges nombreux d'une brillante civilisation patriarcale. N'adorant qu'un seul Dieu, sous le nom de *Iaon*, vivant de la vie de famille et de tribu, mais sous l'autorité souveraine du *Bilzar*, ou assemblée des sages, ayant des chefs, mais non des rois, ils n'auraient eu qu'une législation, moins civile que morale, fondée sur les grandes idées de l'intérêt commun, de la solidarité mutuelle et de la vérité (1). Mais quand vinrent les guerres avec les Carthaginois et les Romains, plus tard avec les Wisigoths d'un côté et les Francs de l'autre, les Euskariens, comme ils se nommaient entre eux, nos Vascons, obligés à une vie de combats sans cesse renaissants, perdirent peu à peu leurs traditions primordiales, et c'est ainsi qu'ils tombèrent dans les superstitions du paganisme, en même temps que dans les fureurs d'une barbarie qui les rendit si redoutables.

Toutefois, de même qu'il y avait eu de savantes écoles chez leurs ancêtres, sous la domination passagère des Romains, il y eut aussi des chrétiens parmi eux, depuis leur établissement dans les Gaules, comme nous l'apprend Hucbald, qui, voulant décrire leur situation religieuse, se contente de dire qu'ils étaient « presque tous, *penè omnes*, adonnés au culte des démons.» Presque tous ! Il y avait donc des exceptions ? Oui, et, dans le nombre, le chroniqueur distingue la noble famille de sainte Rictrude, dont je parlerai bientôt plus longuement.

10. Ne doutons pas que le duc Amand ne fût également chrétien. D'après la célèbre Charte d'Alaon, il eut pour épouse Amantia, fille de Sérénus, sœur de saint Amand et mère de Gisèle, alors reine d'Aquitaine. L'évêque missionnaire s'ac-

(1) Une de leurs lois ordonnait d'arracher une dent à quiconque était convaincu d'un mensonge. (*Mém. du chevalier de Béla.*)

corda peut-être à lui-même la joie de voir sa sœur et sa nièce. Il dut s'entendre au moins avec quelques chrétiens de distinction; après quoi, partant sous le regard de Dieu et probablement accompagné de quelques moines, qui connaissaient la langue du pays, il entra dans la terre des Vascons. A le voir s'engager au sein des gorges pyrénéennes, on s'écrierait volontiers avec le Prophète : « Qu'ils sont beaux, sur les » montagnes, les pieds de celui qui annonce la paix et tous » autres biens! » Mais de quel côté dirige-t-il d'abord ses pas? La Soule semblerait l'appeler en premier lieu, si c'est là que se trouvait alors le quartier général de la nation, ainsi que je l'ai présumé. Il est plus probable, néanmoins, que la mission débuta par la Basse-Navarre, plus centrale et d'ailleurs répondant mieux, par sa configuration topographique, aux descriptions des chroniqueurs, avec cette circonstance qu'elle était traversée, dans toute sa longueur, par une voie romaine dont il a été fait mention plus haut, la route militaire de Bordeaux à Pampelune. Au reste, quel qu'ait été le point de départ, l'apôtre devait nécessairement parcourir, l'un après l'autre, les divers lieux, où, suivant l'expression de son biographe, les Basques étaient « disséminés (1). » S'il n'y avait pas encore des villages formés, il y avait, sans nul doute, des agglomérations distinctes, de petites peuplades, dont chacune avait choisi son territoire selon ses convenances particulières ou les exigences de l'intérêt commun. Saint Amand allait donc d'un quartier à l'autre, prêchant devant de petits groupes, au foyer des familles, à des guerriers isolés, si ce n'est que les assemblées générales, assez fréquentées chez les Vascons, ne lui fournissent, de temps à autre, l'occasion de parler en présence d'un nombreux auditoire (2).

(1) Quæ gens... per aspera atque inaccessibilia diffusa erat loca. (Baudem. ap. Bolland. 6 febr., page 862.)

(2) Ces réunions populaires se sont maintenues jusqu'à la Révolution. Outre les Etats généraux de chaque province, on voyait, dans la Basse-Navarre, les Etats particuliers du pays de *Mixe*, de l'*Ostabaris* et du pays de *Cize*. En Soule, on comptait sept

On conçoit dès lors que cette mission ait exigé plus que des semaines, plus que des mois. D'après mes calculs, elle dura au moins deux ans. Baudemond nous avertit, en effet, que le saint exilé resta longtemps, *dudum*, éloigné de la France. Parti de la cour, après le second mariage de Dagobert, il n'y revint que pour le baptême de Sigebert, issu d'un troisième mariage. Or tout cela suppose une absence de près de trois années. Les Bollandistes, qui mettent le baptême du jeune prince en 655, d'une manière positive, se bornent à placer l'exil de saint Amand *vers* l'an 634, et je crois qu'il faut le faire remonter jusqu'en 633 au moins. Mais, sans nous arrêter plus longtemps sur cette question de dates, étudions enfin les actes de l'apôtre des Basques.

11. C'était un homme dans la force l'âge, n'ayant pas encore atteint sa quarantième année. Les austérités avaient déjà marqué son visage de leur sereine empreinte et l'habitude des saintes oraisons avait répandu sur son front, sur ses lèvres et dans son regard, cette teinte mystique qui est le cachet spécial des hommes de Dieu (1). Vêtu de la robe sévère des enfants de saint Benoît, il frappa d'abord, par son seul aspect, un peuple barbare dans ses mœurs, mais au fond généreux et sensible. Le respect de tous l'environna bientôt, et *plusieurs*, dit le biographe de sainte Rictrude, furent *éclairés de la lumière dont il était tout rayonnant*. Des familles, des peuplades entières avaient écouté sa voix; déjà toute la nation commençait à s'ébranler, quand arrivèrent auprès de lui des officiers de Dagobert, venant, de la part du roi, le supplier d'aller baptiser l'héritier de la couronne, si longtemps désiré (2).

dégueries (Degaërtas) ou sept *doyennés* civils, composé chacun de plusieurs villages, dont tous les habitants se réunissaient, à divers époques de l'année, pour délibérer sur les affaires communes du quartier. (Voir *Cout. de Soule* et *Fors de Navarre*.)

(1) *Erat autem vultu serenus, corpore castus, vigiliis et orationibus deditus, sermone cautus; sic inter gentes anachoretarum gerebat vitam. (Anonym. ex Ms. Andr. Du Chesne, ap. Boll., t. 4, p. 865.)*

(2) Quoique les chroniqueurs ne disent point, en termes formels, que l'ambassade royale alla trouver saint Amand en pleine Vasconie, on ne peut avoir aucun doute

Saint Amand dut s'éloigner de ses chers Vascons sans avoir achevé son œuvre. Au moment même du départ, il s'aperçut qu'il restait beaucoup à faire pour la conversion de ce peuple mobile. Il prêchait devant une assemblée nombreuse (1) peut-être pour ses adieux. Jamais sa parole n'avait été aussi pénétrante et aussi vigoureuse, jamais son auditoire n'avait paru aussi profondément remué. Et voilà que tout à coup un mauvais plaisant, un de ces hommes que le vulgaire appelle *farceurs*, dit le poète Milon, interrompit l'orateur par des propos burlesques et facétieux (2); c'en fut assez pour bouleverser la multitude, qui passa des larmes au rire avec une incroyable facilité. Le saint se tut; mais Dieu le vengea aussitôt. On vit le misérable interrupteur tomber, comme frappé d'un coup de foudre, dans des convulsions horribles, se rouler contre terre, en proclamant qu'il mourait à cause de ses blasphèmes, et exhaler son dernier soupir avec un dernier cri de désespoir. La foule se dispersa sous l'impression de cet effrayant miracle, et saint Amand suivit avec tristesse les ambassadeurs du roi de France (3).

ce sujet. Car nous savons, d'un côté, que Dagobert, dans sa joie impatiente, envoya ses ministres à la recherche de l'exilé, aussitôt après la naissance de l'enfant, et, d'un autre côté, que cet enfant ne reçut le baptême que le quarantième jour. Malgré les difficultés des voyages à cette époque, il ne fallait pas aux ambassadeurs un aussi long espace de temps pour l'aller et le retour, si le saint se fût trouvé au cœur du royaume de Caribert, appelé lui-même comme parrain du nouveau-né. Mais le retard s'explique, en supposant que l'évêque-missionnaire prêchait alors dans les âpres régions de la montagne.

(1) *In conventu publico*, dit l'abbé Philippe (ap. Bolland, t. 4, page 878. col. 2, n° 56). C'était sans doute une de ces assemblées générales, dont j'ai parlé plus haut, un *Bilzar*.

(2) Dumque ibi vivificis inferret spicula contis
Et multos æquaret humo, falsamque deorum
Sterneret ad terram constanter Relligionem,
Unus iners, facilis, male lubricus atque superbus,
Turpis et impurus, scurrilia probra susurrans,
Quem merito vulgus vocitat cognomine mimum,
Obstitit infelix stolidè bacchante cachinno. (*Milo.*)

(3) Baudemond semble rapporter cet épisode du *Farceur* à l'époque du second voyage de saint Amand en Vasconie. Ainsi font, après lui, d'autres biographes. Mais il est clair que ces auteurs se sont peu occupés de la marche chronologique des faits. On verra bientôt les circonstances du second voyage, et on se convaincra que l'épisode en question n'y répond en aucune manière.

12. Parmi les âmes dociles à la grâce que le bienheureux laissait dans le pays, il convient de ne pas oublier sainte Rictrude, dont le nom s'est trouvé plusieurs fois sous ma plume et que je dois faire connaître un peu mieux. Quelques historiens en ont fait une fille de l'Aquitaine ou de la Gascogne; mais c'était incontestablement une *Basquaise*. Qu'elle soit née à Toulouse, comme l'avance un seul auteur, contre toutes les apparences, ou dans quelque autre ville de la Novempopulanie, il n'en est pas moins vrai qu'elle était de « la race agile et guerrière des Vascons, » suivant l'expression du plus autorisé des biographes; Hucbald, qui a soin d'ajouter, avec toutes sortes de détails, que ces Vascons étaient les anciens *Vaccéens* du haut des Pyrénées (1). Hucbald dit encore que, dans son exil, saint Amand alla instruire Rictrude dans « sa propre patrie, *c'est-à-dire*, ajoute-t-il, *en Vasconie...* » avec l'espoir d'y être martyrisé. » Or, on a vu en quel quartier s'ouvrait pour lui une telle perspective : c'est dans notre *Pays basque* et pas ailleurs.

Rictrude appartenait à l'une de plus nobles familles de la nation. Son père Ernold (Arnaud) et sa mère Lichia ou Lucie, étaient l'un et l'autre de bons et fidèles chrétiens. Née vers l'an 616, elle était dans tout l'éclat de l'adolescence, au début de la mission de saint Amand; mais elle avait su résister aux délices d'une éducation presque princière, comme aux influences de la barbarie qui l'entourait, et elle brillait au milieu de ses compatriotes idolâtres, comme une rose brille parmi les épines du buisson (2). Saint Amand la rencontra

(1) Hæc claro satis exstitit oriunda germine, Ernoldo nobili edita genitore et Lichia genitrice, *ex agili pugnacique Wasconum gente*. Hujus autem gentis antiquiores primo dicti sunt Vaccæi, à quodam oppido juxta Pyreneum sito sic cognominati, sed postea Wascones quasi Vaccones nuncupati..., et ipsorum regio... appellata est Wasconia, etc. (*Bolland*, 12 maii.)

(2) Sic ex eisdem impiis et sine Deo prodiit hominibus, veluti solet rosa de spinosis efflorere sentibus (*Hucbald. V. sanctæ Rictr.*). Educata est autem intrâ patrios lares satis deliciosè; sed de barbarie gentis illius nihil trahens, Deum cœpit ab infantiâ venerari ac timere. (*Hist. Mirac.*, Ap. Boll., 12 Maii.)

et reconnut en elle tous les signes d'une prédestination céleste. Aussi prit-il un soin particulier de cette âme qui, selon la belle image du chroniqueur, se laissa pénétrer par les rayons divins, comme une étoile accepte la lumière d'un astre plus brillant. Elle fit de rapides progrès dans la vertu sous la direction du bienheureux. Quand il s'éloigna, Rictrude offrait tous les présages de sa sainteté future; mais Dieu la destinait à paraître sur un autre théâtre.

Après la mort de Caribert et la conquête de la Vasconie par la grande armée de Chadoind, les officiers de Dagobert arrivaient en nombre dans les vallées pyrénéennes, qui ne leur présentaient plus aucun danger. Or un de ces jeunes seigneurs, du nom d'Adalbaud, duc de Douai, en Flandre, eut occasion de voir Rictrude et la demanda en mariage. Quelques proches de la jeune fille s'opposèrent à ce projet, par un sentiment de haine pour le sang français, peut-être aussi parce qu'Adalbaud était chrétien; mais Ernold et Lichie donnèrent volontiers leur acquiescement. On ne vit jamais une union mieux assortie, sous le rapport de la beauté et de la vertu, ainsi que du côté de la naissance et de la fortune. Rictrude suivit son époux dans les contrées du Nord et parut avec honneur parmi les premières dames de la cour de France; mais, au bout de quelques années, elle devint veuve de la façon la plus tragique: Adalbaud se rendait en Vasconie, pour des affaires de famille; avant d'y arriver et lorsqu'il était encore dans l'Aquitaine, il fut mis à mort par les parents mêmes de Rictrude, toujours mécontents de son mariage. (Vers l'an 650.)

La noble basquaise restait avec quatre enfants, un garçon et trois filles. Assez jeune encore, elle fut pressée par le roi d'accepter une nouvelle alliance. Mais docile aux conseils de saint Amand, dont elle avait retrouvé la direction, elle prit le voile et s'enferma dans le monastère de Marchiennes (au diocèse d'Arras), où elle fut abbesse. Son fils et ses filles imi-

tèrent son exemple : ce fut une double génération de saints. Car l'Eglise a placé sur les autels, outre saint Adalbaud et sainte Rictrude, leur fils saint Mauronte, abbé de Breul, leurs filles sainte Eusébie ou Isoye, abbesse de Hamay, sainte Clothésende, abbesse de Marchiennes après sa mère, et sainte Aldésende, qui mourut très jeune. Quoique étrangers par les lieux où se passa leur existence, tous ces illustres personnages appartiennent, par leur origine, au pays basque, qui peut les revendiquer comme siens.

15. Il s'était écoulé une trentaine d'années depuis la première mission de saint Amand en Vasconie. Durant ce temps-là, il avait continué le cours de ses bonnes œuvres, prêchant l'évangile et fondant ou réformant de nombreux monastères, surtout dans la Flandre et dans les trois Aquitaines. Obligé d'accepter le siège épiscopal de Maëstricht, il avait fini par obtenir du Pape la permission de s'en démettre et il était redevenu simple évêque missionnaire. Jamais il n'avait oublié les Basques, dont, au reste, sainte Rictrude lui rappelait sans cesse le souvenir. Combien de fois ces deux grandes âmes durent s'entretenir, en présence de Dieu, du salut de ce peuple ! Que de larmes et de prières la sainte répandait, au pied du tabernacle, pour le bonheur immortel de ses compatriotes, et avec quelle ardeur elle excitait, dans le même but, la ferveur de ses dignes enfants ! Le sang même d'Abalbaud n'avait-il pas coulé en faveur de ses frères d'adoption ?

Le vénérable apôtre, oubliant le poids de l'âge (il avait 70 ans), songeait à visiter encore ses rudes disciples des Pyrénées. Il pouvait être encouragé dans les inspirations de son zèle par cette circonstance que la Vasconie obéissait alors à ses petits neveux, Boggis et Bertrand, reconnus ducs héréditaires de l'Aquitaine et de la Vasconie. Mais ce qui le détermina, c'est que, d'après le savant annaliste Mabillon, il fut appelé par les Basques eux-mêmes (1). Il vint donc en l'an de grâce 665.

(1) In Vasconiam denuo accersitus est ab illius gentis populis, qui ejus olim exhortationibus et exemplis informati fuerant. (*Ann. Bemd.* L. xv, 12.)

Les détails de cette mission nous manquent; toutefois on ne peut pas douter qu'elle n'ait eu le succès le plus complet. Car, depuis lors, l'histoire ne parle plus de l'idolâtrie des Basques. Au contraire, elle n'a qu'à exalter, d'âge en âge, leur invincible fermeté dans la foi catholique.

Les Maures ravagèrent leur pays, mais sans altérer leurs croyances. Puis vinrent les Normands; les Basques coururent à eux, et furent vaincus à cause de leurs péchés, dit un Cartulaire (1), mais sans laisser entamer leur religion, si ce n'est que les terribles enfants du nord, s'étant fixés près de l'embouchure de l'Adour et le long du littoral, y firent régner leurs superstitions scandinaves durant un demi-siècle, jusqu'au temps de l'apostolat de saint Léon. Les hérésies du moyen âge comptèrent dans leurs armées quelques *routiers* du pays basque, *Basculos et Navarræos*, dit un concile de Lavaur; mais c'étaient des aventuriers isolés, de vrais bandits, dont les actes lointains ne doivent pas être imputés à la patrie de sainte Rictrude. Et quand, au xvi^e siècle, la reine Jeanne voulut répandre le protestantisme dans nos contrées, ce fut surtout contre la fière poitrine des Basques qu'elle vit tous ses efforts se briser. On a pu reprocher quelques défauts au peuple de saint Amand; mais on ne saurait, sans injustice, contester aux Basques leur renom de catholiques à toute épreuve.

Ils ont donné de grands prélats à l'Eglise. Citons, entre autres, le savant Henri de Sponde, évêque de Pamiers, né à Mauléon et baptisé à St-Palais, Bertrand d'Echaux, né à Baïgorry, d'abord évêque de Bayonne et mort archevêque de Tours; Jean d'Olce, né à Iholdy, évêque de Bayonne; les trois Maytie, enfants de Mauléon et successivement évêques d'Oloron, sans oublier Bernard de Ruthie, d'Aussurucq, grand-aumônier de France sous les Valois, ni cet admirable évêque de Marseille, François-Xavier de Belsunce, dont le nom seul est un éloge.

(1) *Cart. de Bigorre*. Dom Brugèles, *Chr. d'Auch*.

De nos jours Mgr Hiraboure, évêque d'Aire, a, pour ainsi dire, résumé dans sa personne les plus belles qualités du Basque par l'éclat de son intelligence, la brillante harmonie de sa parole, la touchante bonté de son cœur, la ferveur de sa piété et l'infatigable énergie de son zèle.

14. J'affaiblis le tableau en resserrant le cadre. Puissé-je du moins avoir donné une légère idée de l'œuvre de saint Amand dans la Vasconie ! Il continua sa laborieuse carrière pendant vingt ans encore, absent de corps, mais toujours présent d'esprit et de cœur au milieu des Basques. N'avait-il pas là ses petits-neveux Boggis et Bertrand ? On croit qu'il leur procura lui-même de nobles alliances en Austrasie par le mariage d'Ode avec Boggis et de Phigberte avec Bertrand, qui fut père de saint Hubert. Ces deux nouvelles duchesses étaient sœurs : dignes l'une de l'autre, elles firent revivre les vertus d'Amantia, et j'imagine volontiers qu'elles entretenirent une correspondance avec le saint évêque sur les progrès religieux qui s'opéraient dans leurs états. Puis sainte Rictrude, qu'il voyait si souvent, pouvait-elle ne pas lui parler de ses chers compatriotes ? Au déclin de la vie, on aime à se rappeler les impressions des premiers jours, surtout celles du pays natal. Et notez que, pour Rictrude, comme pour Amand, il s'agissait de tout un peuple récemment converti, mais toujours exposé aux hasards des guerres qui se rallumaient à chaque instant. L'éloignement même devait accroître en eux la vivacité de l'intérêt patriotique et des pieuses sollicitudes.

Cependant, l'heure approchait où saint Amand, quittant la terre, allait devenir le protecteur des Basques dans le ciel. Depuis quatre ans, il vivait retiré dans le monastère d'Elon, et c'est là qu'il rendit sa belle âme à Dieu, âgé de 90 ans. La Flandre et la Belgique l'entourent encore d'une vénération particulière : il a laissé son nom au monastère qui reçut son dernier soupir. L'antique abbaye de saint Amand, au diocèse d'Arras, n'est plus aujourd'hui qu'un établissement thermal ;

mais le nom reste et perpétue au loin le souvenir des vertus du grand évêque missionnaire.

Sainte Rictrude ne lui survécut pas au-delà de quatre ou cinq ans : elle mourut au monastère de Marchiennes vers l'an 690 et dans la soixante-quinzième année de sa vie. A mesure qu'elle avançait en âge, on l'avait vue s'avancer de plus en plus dans les voies de l'humilité religieuse et dans les austerités de sa sainte vocation. Après sa mort, de nombreux miracles rendirent son nom populaire au sein du pays où elle s'endormit dans le Seigneur, et, de nos jours encore, il y a plusieurs paroisses placées sous son invocation dans les diocèses d'Arras et de Cambrai. Elle a une très belle chapelle dans l'église de Marchiennes, qui posséda ses reliques jusqu'au moment de la Révolution française (1). En un mot, sainte Rictrude est, dans le Nord de la France, l'une des saintes les plus connues et les plus invoquées.

15. Comment donc se fait-il qu'elle le soit si peu dans son propre pays ? Comment les Basques ont-ils pu oublier cette illustration nationale, et comment, pour la plupart d'entre eux, le glorieux apôtre de leurs ancêtres, saint Amand, est-il en quelque sorte un étranger ? Un telle indifférence, si peu conforme à la constance habituelle des traditions populaires, semblerait devoir infirmer la vérité des récits qui précèdent, si la situation toute particulière de nos Basques, au milieu des populations environnantes, n'en donnait une explication très plausible. Observons, en effet, que pendant qu'ils conservèrent, par la langue et par les mœurs, le sceau toujours distinct d'une origine commune, les Basques furent séparés les

(1) La riche châsse, en argent doré, qui renfermait le corps de sainte Rictrude, fut envoyée de Marchiennes à l'Hôtel des Monnaies à Paris, en 1793. Un employé de cet établissement, M. Desrotours, déposa plus tard les saintes reliques à l'archevêché ; elles y restèrent jusqu'au 13 février 1831, qu'elles furent dispersées et, dit-on, jetées dans la Seine, pendant le pillage du palais de Mgr de Quélen. On n'en trouve plus qu'un fragment, conservé dans l'église de Notre-Dame-de-Paris. (Voir *Chronique du Béarn*, par d'Asfeld, tome 1^{er}, et les *Petits Bollandistes*, 12 mai.)

uns des autres dans l'ordre ecclésiastique et dans l'ordre civil. Sous ce dernier rapport, les Labourdins et les Souletins appartinrent à la Guienne, qui continua le duché de Vasconie, tandis que la Basse-Navarre fut l'une des *Mérindés* (ou districts) du Royaume de Navarre, en Espagne. Dans l'ordre ecclésiastique, le fractionnement fut plus sensible encore; la Soule fit partie du diocèse béarnais d'Oloron; le Labourd forma la majeure partie du diocèse de Bayonne; quant à la Basse-Navarre, elle se trouve scindée en deux parts, le Sud (Baïgorry et Saint-Jean-Pied-de-Port) relevant de la cathédrale de Bayonne et le Nord (Iholdy et Saint-Palais) dépendant du diocèse de Dax.

C'est à ce morcellement de la population basquaise qu'on doit attribuer son oubli de saint Amand. Les catholiques de la Soule avaient trouvé dans le diocèse d'Oloron un patron déjà en possession de la vénération publique, saint Grat, né sur les confins de leur belle vallée; et chaque année, le 19 octobre, ils allaient, en foule, vénérer ses reliques à Oloron même. Les Labourdins eurent pour protecteur bien-aimé saint Léon, qui versa son sang aux portes de Bayonne. Restait la Basse-Navarre qui, soumise à deux églises différentes, subit naturellement les prescriptions de leurs liturgies spéciales. Ah ! si les Basques avaient formé un seul et même diocèse, ils auraient été plus fidèles à leurs souvenirs; mais séparés, comme ils le furent, ils ne pouvaient échapper à l'influence des traditions qui dominaient dans les sphères différentes, où ils étaient comme englobés.

Ajoutons que les Basques n'ont jamais eu ni histoire, ni littérature nationales. Les évêques des trois diocèses dont ils dépendirent ignorèrent eux-mêmes les origines religieuses de ces quartiers, privés de monuments historiques, et il a fallu attendre jusqu'à xvii^e siècle, l'exhumation des vieilles chroniques du nord de la France pour réveiller, dans le Midi, la mémoire de l'apôtre des Basques. Mais, disons-le avec joie, aussitôt que nos prélats furent éclairés par les découvertes de

la science hagiographique ils songèrent à réparer l'oubli de leurs prédécesseurs ; les nouveaux bréviaires de la Province d'Auch, et notamment celui que Mgr d'Arche crut pouvoir publier, en 1755, à l'usage du clergé de Bayonne, portèrent un office en l'honneur de saint Amand, le 6 janvier, et un autre en l'honneur de sainte Rictrude, le 10 mai. Ne nous plaignons point de ce que les légendes des deux offices ne respectent pas suffisamment la nationalité des Basques, qu'elles confondent aussi avec les Gascons ; il suffit d'y trouver un hommage important, quoique tardif, rendu par la postérité reconnaissante à deux saints qui méritent d'être honorés comme les vrais patrons d'une partie au moins de nos chères montagnes.

Conclusion.

Le pays basque appartient aujourd'hui tout entier au diocèse de Bayonne, dont il est, sans contredit, la portion la plus profondément catholique ; témoignage d'un béarnais qui veut être équitable avant tout. Eh bien ! sera-t-il permis à l'auteur de cette dissertation d'exprimer le désir que le culte de saint Amand et de sainte Rictrude se répande dans notre beau diocèse ? Pourquoi leur fête ne serait-elle pas célébrée de nouveau parmi nous, avec la même solennité que celles de saint Julien, de saint Galactoire, de saint Grat et de saint Léon ? Pourquoi ne verrait-on pas, surtout dans la basse-Navarre, privée de toute dévotion à un saint national, s'élever, sinon quelque église, du moins quelque chapelle sous le vocable de saint Amand et de sainte Rictrude ? Pourquoi ces deux saints ne deviendraient-ils pas populaires, l'un comme patron spécial des hommes de zèle et de dévoûment, l'autre comme pro-

tectrice assurée des mères et des veuves chrétiennes (1)?

Depuis quelques années, le diocèse de Bayonne a eu le bonheur de recouvrer la liturgie de Rome, qui ne célèbre pas la fête de nos deux saints. Souhaitons que la sagesse épiscopale trouve opportun d'y introduire, suivant toutes les règles canoniques, l'office de saint Amand et celui de sainte Rictrude, puisque le martyrologe romain n'a oublié ni l'un ni l'autre. Ce serait un grand sujet de joie pour les fidèles et pour les pasteurs. Quelle est la famille où l'on n'aimerait à redire cette belle oraison de l'ancien Bréviaire ?

« O Dieu, qui avez enrichi la bienheureuse veuve Rictrude
» d'un tel trésor de grâce qu'elle a sanctifié, en se sanctifiant
» elle-même, son époux et ses enfants, faites qu'au souvenir
» d'une si grande vertu, nous marchions d'un pas droit dans
» le sentier de la justice. Ainsi soit-il. »

J.-M. MENJOULET,

vicaire-général de Bayonne.

P. S. — Je viens de dire que la Basse-Navarre est « privée » de toute dévotion à un saint national. » Elle aurait pourtant quelque droit à réclamer St-François Xavier, dont le père, Don Juan Pérez, était né au château de *Jaxu*, où, suivant la tradition locale, l'illustre apôtre des Indes fut nourri, dans son enfance, auprès de son grand-père, Arnaud Pérez, seigneur de Jaxu, et de sa grand'mère Guillerme d'Atondo. *Jaxu*

(1) Il a été fait, tout récemment, une première réparation à ces saintes mémoires. C'est une œuvre d'art, exécutée par l'habile et sympathique pinceau de M. Romain Cazes, dans l'église SAINTE-CROIX D'OLORON, monument du onzième siècle. Au bas du sanctuaire splendidement décoré, dans l'arcature, à sept baies aveugles, qui termine l'abside et entoure l'autel, on voit, sous le nom de galerie des *Saints du Pays*, à côté de saint Julien, de saint Grat, de saint Galactoire et de saint Léon, SAINT AMAND, *apôtre des Basques*, SAINTE RICTRUDE, *dame vasconne et abbesse*, avec SAINT ADALBAUD lui-même. Mais Oloron est dans le Béarn; le pays basque ne voudra pas rester déshérité de ses gloires les plus pures.

est un village de l'ancien *pays de Cize*, aujourd'hui canton de St-Jean-Pied-de-Port. La maison noble de ce nom se glorifiait, avec raison, de ses alliances en deçà et au-delà des Pyrénées. Don Juan Pérez de Jaxu épousa Marie, héritière du château de Xavier, dans la Navarre espagnole, et prit, selon l'usage, le nom du fief de sa femme. Celle-ci lui donna six enfants, dont trois garçons, parmi lesquels le dernier fut saint François Xavier, né le 7 avril 1506, à l'époque où les deux Navarres ne formaient encore qu'un seul royaume sous le sceptre de Jean d'Albret et de Catherine. (Voir les *Annales de Navarre*, par les Pères Moret et Aleson, t. 5, l. 35, cap. 8.)

Il est un autre personnage, récemment *béatifié*, qui appartient, par sa naissance, à notre Navarre française : c'est l'un des compagnons du Bienheureux Ignace d'Azévédo, martyr. Ignace, né à Porto, en Portugal, religieux profès de la Compagnie de Jésus, après avoir prêché l'évangile aux sauvages du Brésil, revint en Europe pour y recruter des auxiliaires et eut la joie de repartir avec trente-neuf missionnaires, tous jésuites comme lui. Le vaisseau qui les portait vers l'Amérique avait atteint déjà les îles Canaries, lorsque, en face de Palma, il fut attaqué par une flottille de corsaires que commandait un Dieppois, calviniste, du nom de Sourie, qui, suivant l'expression de Feller, les immola tous « au mânes de Calvin » son maître et fit précipiter leurs cadavres meurtris dans les flots de la mer. Cela se passait le 15 juillet 1570. Par décret, en date du 12 août 1854, Pie IX a autorisé le culte public de ces quarante martyrs.

Or, parmi les compagnons du Bienheureux Ignace d'Azévédo se trouvait *Jean de Majorga*, né à St-Jean-Pied-de-Port, dont on ne connaît guère que la mort glorieuse, mais qui n'en mériterait pas moins le culte et les hommages religieux de ses compatriotes.

M., v. g.

